

Histoire et civilisation du monde byzantin

M. Gilbert DAGRON, professeur

Cours : L'Eglise et l'Hippodrome

Les historiens de Rome ne retrouvent pas exactement leur Cirque dans l'Hippodrome de Constantinople : les passions y sont plus violentes, le poids de l'institution impériale plus lourd, et surtout, dans cette romanité devenue chrétienne, l'Eglise est là, qui condamne le spectacle mais semble fascinée par lui. Comme le remarquait Jean Courtès (dans une thèse restée inédite), bien des Pères ne s'acharnent contre les jeux que parce qu'ils les ont passionnément aimés et parce que l'abandon de ce plaisir a été pour eux la marque même de la « conversion ». Cette conversion n'est pas celle du philosophe païen qui fuit la foule pour la méditation solitaire ; la critique chrétienne de l'Hippodrome part d'un tout autre point de vue : elle reconnaît dans la course un rituel diabolique et dans le rassemblement populaire auquel elle donne lieu une Eglise du mal. Sur tous les tons (homilétique, hagiographie, commentaires canoniques), la critique chrétienne cherche des oppositions entre l'Eglise et l'Hippodrome ; ce faisant, elle découvre ou imagine de curieuses parentés de structure.

A lire Jean Chrysostome, on retire l'impression que les chrétiens qui désertent les églises pour courir aux séances de l'Hippodrome s'y mêlent à une majorité de païens et de juifs. Ce paganisme, dont la coloration demeure bien après la christianisation complète de l'Empire, s'explique de deux façons. L'Hippodrome, où l'on chante le printemps, l'amour et la joie, conserve et exploite, non sans malice, tous les thèmes d'un folklore paganisant. La fête des Lupercales est un Carnaval chrétien ; s'y manifeste la même volonté de provocation que dans le Carnaval occidental. D'autre part, les vieux rituels païens, laïcisés à Rome même depuis fort longtemps, semblent retrouver dans l'Orient des v^e-vi^e siècles, grâce au christianisme, leurs exégètes : on cherche les racines religieuses des jeux, le patronage de telle divinité (le Soleil, Aphrodite, Déméter) dont les *nomina* seraient à l'origine de certains termes du vocabulaire hippique, et dont les *ornamenta* se retrouveraient dans le décor de l'Hippodrome. Paganisme populaire et carnavalesque d'un côté, paganisme

érudit de l'autre : même s'il n'y a plus de vrais païens, la Constantinople chrétienne garde le sentiment que l'Hippodrome est imprégné d'une religiosité diffuse, « païenne » ou « diabolique ».

Il fallait partir des Homélies de Jean Chrysostome pour montrer comment la réprobation du moraliste à l'égard des jeux se double d'une véritable fascination. La métaphore hippique, prolongée jusqu'au mauvais goût, suggère une sorte d'ecclésiologie négative et dresse face à face deux systèmes symboliques concurrents. Si l'Hippodrome réel est synonyme de péché et fausseté, l'Hippodrome métaphorique fournit les images les plus adéquates pour traduire la vérité du christianisme. La même analyse s'applique aux nombreux textes hagiographiques concernant les jeux de l'Hippodrome et l'opposition des « dèmes », où se rencontrent les mêmes ambiguïtés. Les thèmes suivants ont été plus particulièrement étudiés. 1) Le saint et le cocher. Sur ce canevas banal sont brodées bien des historiettes qui veulent montrer une totale opposition entre les deux personnages (*Vie de saint Etienne le Jeune*), donner des exemples où la victoire hippique du cocher aurait conduit à la conversion et à la sainteté (*Vie de saint Hilarion, Apophtegmes, Pré spirituel*), ou bien encore illustrer une moralité du genre : le plus saint des deux n'est pas celui qu'on pense (*Plérôphories* de Jean Rufus). L'iconographie du cheval marqué du chrisme ou du cocher chrétien portant la croix sur son casque a fourni d'intéressants parallèles. 2) L'Hippodrome, les juifs et Satan. Déjà Jean Chrysostome fait une place démesurée aux juifs sur les gradins de l'Hippodrome, et certains passages des Chroniques ont fait croire qu'ils jouaient un rôle particulier et fort actif dans les oppositions factionnelles (« Dialogue de Kalopodios » dans Théophane). La *Doctrina Jacobi nuper baptizati* (VII^e siècle) montre l'exploitation du topos dans le contexte de l'apologétique ou de la polémique : un juif séditieux profite de la lutte des couleurs pour mettre à mal la chrétienté. Dans le récit de même époque sur le moine Théophile d'Adana, l'Hippodrome est le lieu d'une messe noire où, à minuit, un sorcier juif de la ville présente à Satan lui-même le lointain ancêtre de Faust. Enfin, dans la *Vie de saint Basile le Jeune* (X^e siècle), la liaison entre Hippodrome, démonologie et judaïsme est plus évidente encore ; par le jeu de récits emboîtés, on voit le disciple de Basile, Grégoire, atteint d'un doute concernant la culpabilité des juifs, désireux de s'en expliquer avec son père spirituel, succombant chemin faisant au violent désir d'assister à une course à l'Hippodrome, et vertement sermonné par le saint. Dans un rôle de convention, le juif « négateur », séditieux, destructeur de l'unité chrétienne, bouc émissaire, a pris avantageusement la place du « païen » démodé.

Il restait à examiner les points les plus sensibles sur lesquels s'opposent l'Hippodrome et l'Eglise. Les canons conciliaires et leurs commentaires nous ont permis de noter trois termes qui semblent cristalliser les griefs. 1) *Θέα*, le regard de curiosité que l'on porte au spectacle, désir de voir, attente d'un plaisir des yeux, vision passive qui abolit la censure des yeux et s'oppose

à une vision active, intérieure, spirituelle, dirigée. Au XII^e siècle, Balsamon écrit curieusement que le spectacle des jeux « féminise le regard » et provoque une « dissolution » de l'âme, suggérant par de telles expressions que le reproche de lubricité et d'érotisme constamment adressé à l'Hippodrome trouve son origine dans cette analyse de la vision. 2) Avec le mot *στάσις*, nous passons du registre psychologique au registre social. La « dissidence » est un mot clé de l'Hippodrome, non seulement parce que les jeux sont souvent l'occasion d'émeutes, mais parce qu'ils sont, comme nous l'avions vu l'année dernière, un conflit ritualisé qui divise artificiellement le peuple en deux couleurs rivales pour conjurer les tensions virtuelles du corps social et rétablir finalement le consensus. Ce qui convient à la société politique ne convient pas à une société religieuse et d' « orthodoxie », l'Eglise, qui ne peut se concevoir que dans une unité originelle. De son point de vue, la dissidence est hérésie ou schisme, et l'Hippodrome propose le plus pernicieux modèle de fonctionnement social. 3). La notion de *τύχη*, chance, hasard ou fatalité, met cette fois en cause une conception du monde, de l'homme et du temps. Il fallait d'abord relever tous les éléments qui font de l'Hippodrome le théâtre du hasard : le tirage au sort des emplacements de départ des attelages, le jeu de dés et les paris auxquels se livrent les spectateurs et que les conciles condamnent en vain. Des techniques visent à favoriser la chance, à la contraindre, ou à déchiffrer l'avenir ; on sait combien la magie et l'astrologie sont étroitement liées à la pratique des courses. Sur ce point encore, l'Eglise oppose un autre système, celui d'une économie divine et d'un temps finalisé qui n'exclut pourtant pas la liberté. Il est frappant qu'un historien et philosophe comme Glykas tire encore au XII^e siècle de l'Hippodrome l'image qui fera comprendre la différence entre « prédétermination » et « prévision », et qui illustrera le mieux la situation paradoxale de Dieu, arbitre d'une course dont il connaîtrait l'issue sans en avoir prédéterminé le résultat.

Ces convergences et oppositions, qui ont été étudiées aussi dans le domaine iconographique, symbolique et architectural, ont conduit certains historiens à l'idée que le christianisme avait récupéré une partie des mots, des idées et des images du vieux Cirque-Hippodrome. Nous sommes arrivés, quant à nous, à la conclusion inverse. C'est bien davantage le rituel chrétien qui ravive, rajeunit et remodèle en partie à son image le rituel hippique. L'importance et la surprenante verdeur de l'Hippodrome de Constantinople viendraient de ce que la Nouvelle Rome est devenue chrétienne.

Séminaire : Décrire et peindre, étude de textes sur l'image à Byzance

Nous avons tenté de conduire, à partir des textes, une réflexion générale sur les rapports entre mot et image dans une civilisation qui a magnifié l'un et l'autre : le mot par un héritage littéraire qui le fait miroiter de mille

références, l'image par un débat théologique qui lui a donné un statut éminent. Le portrait est commun à ces deux immenses domaines, puisqu'on peut rendre compte des caractères physiques d'une personne soit par la précision d'un vocabulaire descriptif, soit par l'exactitude du dessin et de la couleur. De l'antiquité grecque et romaine, Byzance reçoit un vocabulaire et une technique de la description physique (εἰκονισμός) dont on peut croire qu'ils ont directement influencé la constitution d'un nouvel art chrétien (εἰκόν).

Notre premier souci a été de dresser une liste des mots servant à caractériser l'aspect d'une personne, et à préciser leur sens exact. Nous avons en même temps classé selon leur nature et leur finalité propre les textes qui comportent des descriptions. 1) Les documents fiscaux ou administratifs, et les contrats que nous conservent les papyrus d'époque romaine, comportent souvent, au moins jusqu'au IV^e siècle, un signalement destiné à déjouer les homonymies ou les substitutions frauduleuses, à rechercher l'esclave ou le délinquant en fuite. On attache une particulière attention au détail unique, à la « cicatrice » qui permettra de reconnaître et d'identifier. 2) Les portraits des physiognomonistes, dont la tradition est reprise notamment par les historiens, établissent un lien entre les caractères physiques et la psychologie d'un homme ; ils dressent donc des types (le coléreux...) et proposent des modèles. 3) Le portrait astrologique participe à la fois de l'εἰκονισμός signalement et du χαρακτηρισμός physiognomonique, puisqu'il décrit un homme inconnu, absent ou à venir en tirant tous les éléments d'une description individuelle de l'influence supposée des planètes et des signes, c'est-à-dire d'une typologie complexe et d'une combinatoire.

De nombreux exemples ont été étudiés, qui, avec des connotations diverses, décrivent à l'aide de ce vocabulaire codifié les héros d'Homère (Malalas d'après Diktys de Crète) et les empereurs passés ou futurs (Malalas, Léon le Grammairien, Ps.-Syméon, Kédrènos, horoscopes divers).

Les mots et les intentions ne changent pas lorsqu'on passe du domaine profane au domaine religieux. Dans les notices des synaxaires, les manuels à l'usage des peintres (Elpios le Romain), les livres canoniques ou apocryphes, on décrit le Christ, la Vierge, les apôtres et les saints selon les mêmes procédés que les héros de l'Iliade ou les empereurs. La fin de l'année a été consacrée à une étude de l'évolution des descriptions physiques du Christ, sujet sur lequel l'admirable livre de Dobschütz (*Christusbilder*) peut être complété et élargi.

Le séminaire se poursuivra sur le même sujet l'année prochaine.

PUBLICATIONS

— « Représentations de l'Ancienne et de la Nouvelle Rome dans les sources byzantines des VIII^e-XII^e siècles », in *Roma, Costantinopoli, Mosca (Da Roma alla Terza Roma, Documenti e Studi, 1)*, Naples, 1983, p. 295-306.

— « Byzance et le modèle islamique au X^e siècle : à propos des *Constitutions tactiques* de l'empereur Léon VI », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril-juin 1983, p. 219-243.

— « Troisième, neuvième et quarantième jours dans la tradition byzantine : temps chrétien et anthropologie », in *Le temps chrétien de la fin de l'Antiquité au Moyen Age, III^e-XIII^e siècles* (Colloque du C.N.R.S. N° 604), Paris, 1984, p. 419-430.

— *La romanité chrétienne en Orient, héritages et mutations* (Variorum Reprints), Londres, 1984, 330 p.

— *Constantinople imaginaire, Etudes sur le recueil des « Patria »*, Paris, 1984, 335 p.

MISSIONS ET CONFÉRENCES

— Les quatre dernières séances du cours ont eu lieu à l'Université de Strasbourg.

— Communication sur « les rêves et leur interprétation d'après les sources byzantines » au Séminaire international *I sogni nel Medioevo*, Université de Rome, octobre 1983.

Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance
(Unité de Recherche associée Collège de France - C.N.R.S.)

Faits marquants de la vie du Centre :

— M. Ismail Kaygusuz, assistant à l'Université d'Istanbul, a travaillé dans notre Centre pendant toute l'année universitaire.

— M. Haralambie Mihaescu, membre de l'Académie des Sciences de la République de Roumanie, a donné une conférence, le mardi 17 janvier, sur le sujet suivant : « Langues et civilisation à Byzance : les vocabulaires importés ».

— M^{me} Jacqueline Lafontaine-Dosogne, Conservateur aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Belgique, a prononcé le mercredi 23 mai une conférence intitulée : « Réflexions sur l'illustration de l'hymne Akathiste ».

PUBLICATIONS

— N. Oikonomidès, *Archives de l'Athos* t. XIII, *Actes de Docheiariou*, Paris, 1984, 397 p. et album de LXXII pl.